

# *Maquillage du crime*



**Stéphane Zagdanski**

« Je dois être un des derniers êtres humains de ma génération à avoir, enfant, passé davantage d'heures à lire des livres qu'à regarder la télévision. Ça m'a immunisé à jamais contre la niaiserie. »

*Les intérêts du temps*

Adolescent, je regardais parfois les débats télévisés, particulièrement ceux touchant l'antisémitisme, le sionisme, Israël, sujets auxquels j'étais alors sensible et que je pratiquais personnellement par d'autres canaux que les mass-médias, principalement la lecture d'essais historiques et politiques.

Les images ne m'intéressaient pas, seuls comptaient les discours. J'assistais à des pugilats dont je connaissais les moindres tenants et aboutissants, me contentant d'analyser coups bas verbaux et traquenards intellectuels, dissimulations sophistiquées et injures courtoises, me forgeant peu à peu, pour contrecarrer la mauvaise foi généralisée, ce que j'ai nommé dans *Mes Moires* « une terrible tactique du tac au tac ».

Jusqu'à la découverte extasiée de la philosophie kantienne, en terminale, le conflit israélo-palestinien était entre quinze et dix-huit ans la seule question géopolitique ou même intellectuelle qui m'intéressât. Par une chance inouïe, ce conflit constitue un espace idéologique d'une intense confusion, d'une non moins grande complexité historique, éthique, politique et culturelle, de sorte que le Mensonge s'y répand avec la promptitude du poison dans l'oreille du roi Hamlet. Si j'avais été indépendantiste corse ou militant antinucléaire, je ne me serais jamais aussi finement formé le sens radar.

Premier axiome : connais un sujet, quel qu'il soit, sur le bout des doigts, sans dépendre de quiconque a abdiqué sa liberté de méditation, et tu dépisteras sans effort l'immense entreprise de tricherie médiatique. Imagine ensuite que les mensonges qui encombreront ton sujet, et que tu discernes sans la moindre peine, prolifèrent avec la même arrogance sans réplique dans *srictement tous les autres domaines* abordés quotidiennement par les divers moyens de propagande dont dispose le monde. Tu feras dès lors une idée initiale de ce que la désinformation universelle signifie, et de la connivence intrinsèque de tous les médias avec le Mensonge.

Je ne me souviens pas avoir jamais été fasciné par l'idée de ma propre image à la télé. J'aurais voulu, c'est vrai, intervenir dans le poste pour prendre position et dévoiler l'imposture, lorsqu'un débat particulièrement agité me transmettait son excitation polémique. Ce n'était pas l'image qui m'attirait, *c'était l'arène*.

Je connaissais d'avance tous les mouvements de l'adversaire, et je m'étais élaboré un art de la joute ne demandant qu'à être testé sur le terrain – le seul terrain alors usuellement visible et audible, celui de ces galvanisés débats télévisés. Sur le vrai terrain, aux lieux antiques d'où tout bouillonnait, inutile de songer une seconde à parlementer avec des dégénérés surexcités – parents et grands frères des nihilistes suicidaires d'aujourd'hui – dopés à la propagande et gorgés, déjà, d'une ancestrale haine mortifère. Une fois seulement, au cours des six mois où je vécus en Israël, après mon bac, j'organisai, en souvenir peut-être des débats visionnés de mon adolescence, une rencontre avec un Palestinien en chair et en os dans une chambre du campus de l'Université de Tel Aviv. J'y parlai peu, laissant s'exprimer l'ennemi solitaire (un des rarissimes étudiants palestiniens du campus), intervenant calmement, sans en tirer d'autre intérêt *a posteriori* que le souvenir de son ton mécanique et manifestement récitatif, sans aucune allégresse verbale. Ce fut le point final de mon adolescence militante, quittée non sans un certain panache invisible consistant à offrir la parole à l'adversaire isolé, sachant qu'en situation inverse, il n'aurait pas hésité à me massacrer concrètement pour me faire taire.

Et puis j'étais déjà ailleurs.

Aucune illusion, donc, sur la télévision comme espace d'information, de liberté, d'objectivité, de démocratie ni surtout de mode de diffusion culturelle. Un lieu de joute plutôt joyeux en apparence, tel était ce que je voyais en elle.

Plus tard, ayant écrit déjà quelques livres et eu l'occasion de comprendre *in situ* que la critique littéraire n'est qu'un des multiples districts de la désinformation médiatique, je déclinai très vite sa compétence pour reprendre un mot de Balzac dans sa *Préface* à la première édition des *Scènes de la vie privée*. La télévision se revêtit alors pour moi d'un nouvel attrait. Malgré tous ses défauts, c'était, avec la radio, le seul endroit où je pourrais faire entendre, concernant mes propres livres, ma propre voix.

La première fois que j’y fus invité, c’était pour débattre de *Céline seul*. Ce fut également la première fois que j’y fus censuré puisque on annula l’invitation suite à la parution d’un article calomniateur.

Quelques années plus tard, une demi-ouverture du *Monde des Livres* consacrée à *De l’antisémitisme* me fit inviter à ma première télé non avortée. J’eus l’extraordinaire opportunité de tournoyer autour de mon sujet pendant vingt bonnes minutes, n’étant que peu interrompu par mon sympathique interviewer que mon flot surprenait, intéressait et décontenançait à la fois. Le seul signe foncièrement télévisuel montrant que je n’étais que peu le bienvenu fut le décor : des dizaines d’étoiles jaunes se reflétaient devant, derrière, tout autour de moi sur une paroi faite de moniteurs encastrés. Si, pour citer *Eugénie Grandet* : « les grands hommes veulent et veillent », les gens de télévision avilissent et surveillent. Après le couperet servile de la Censure aux ordres du politiquement connard, le cauchemardesque Mirador injurieux m’encerclait panoptiquement. « Nous avons un peu hésité pour le décor », m’avertit aimablement l’interviewer avant l’enregistrement, « c’est un technicien qui a eu l’idée. Au début je me suis demandé si c’était d’un très bon goût... et puis finalement, on l’a gardé. Ça ne vous choque pas ? » « Pas le moins du monde » ai-je dit froidement, dénué depuis longtemps de toute illusion rédemptrice concernant leur univers ordurier et sordide. Je n’eus qu’à imaginer mon grand-père Szmiel et ma tante Madeleine, muets et effarés parmi ces dizaines de grandes étoiles jaunes qui me fixaient derrière les barbelés virtuels du mur d’écrans, et songer que je parlais un peu pour eux.

Significativement, ces philosémites imaginaires – pour reprendre un mauvais titre qui ne vaut qu’à être détourné –, en clonant télévisuellement d’un coup de leur palette graphique le mot « Juif » inscrit sur les étoiles jaunes historiques, me firent songer comme, au fond, l’Image abhorre le Verbe.

Pourquoi ?

Parce que, au fond, *tous les mots sont juifs*.

Pour les prunelles à la botte des assidus de la technique cathodique, la double dose de radioactivité juive contenue dans le mot « juif » ainsi étoilé sur les parois du

studio d'enregistrement relayait le caractère de désignation injurieuse qu'il avait historiquement endossé sur les habits de tant de Juifs d'Europe promis à la mort.

L'incongruité télévisuelle de la mystique des mots, tel fut ce qui me marqua immédiatement lors de mon deuxième passage à la télévision, tard le soir, la semaine suivante. Le décor était cette fois envahi de tableaux-phrases de ce benêt contemporain qui métamorphose ses mots-d'ordre mensongers en ordures sonnantes et trébuchantes, par le simple clonage à la pelle de son écriture de sourcilleux maître d'école traçant au tableau ses mini sermons faussement paradoxaux. Deux phrases de cet imbécile imposteur me firent par conséquent face pendant toute l'émission : « Il faut se méfier des mots », et « Un mot peut en cacher un autre. »

Ce premier vrai « débat » télévisé fut catastrophique. D'abord, les cinq invités initiaux étaient passés à dix, dont un ou deux à peine étaient à peu près compétents en la matière. Inutile de préciser que lorsque on a un tas de choses cruciales à formuler sur un sujet aussi vaste, le meilleur moyen pour vous faire taire c'est encore de vous noyer (soi et le débat en général) sous une nasse de connards. Je m'étais attendu à une polémique d'un niveau à peu près potable : « Que voulez-vous dire par : "L'antisémitisme est une haine du potentiel métaphorique incommensurable de la Bible, une rage déjouée par la joie que prennent ces juifs fous à leur Livre sans fin." ? » Je rêvais ! Je me retrouvai bouche bée par le niveau atterrant du débat sur racisme et antiracisme au lycée. Mes souvenirs de jeunesse m'avaient trahi. Ce qui à quinze ans me semblait un espace de discussion n'était en réalité qu'une foire de lieux communs indignés, sourdement menés – comme les étoiles jaunes de mon premier plateau – par le racisme inconscient et délirant de la majorité des participants.

Le seul à tenir des propos intéressants fut Maurice Rajsfus, sourcilleux annaliste des infamies de la police française depuis l'Occupation jusqu'à aujourd'hui. Les techniciens (étaient-ce les mêmes que les décorateurs concentrationnaires de l'autre chaîne qui allaient me suivre désormais pas à pas, de plateau télé en plateau télé, refaisant le décor juste avant mon arrivée, commettant systématiquement les fautes de goûts les plus ignobles, obéissant machinalement aux critères les plus abjectement incongrus à ma seule intention ?) ne trouvèrent rien de mieux, pour illustrer son discours, que de diffuser un spot de pub des actualités Gaumont, datant de la

Libération, vantant les merveilleux exploits de résistance de la Police française... Je fus écœuré par tant d'impudence. Lorsqu'on en vint à moi, je n'avais pas dit un mot. La présentatrice m'avait bien sollicité du regard au plus fort d'une engueulade, mais j'avais fait un geste las de la main, la vexant sans doute, mal préparé que j'étais à me mêler à cette médiocrité journalistique. Évoquant mon livre, j'en profitai pour faire l'éloge de Céline, par pure provocation puisque cette émission était précisément celle dont j'avais été déprogrammé quelques années auparavant. La présentatrice demanda son avis à Paul-Louis Touchpamonfief, un de ces experts en décombres fascisants qui, à force d'accumuler dossiers sur dossiers, jouissant d'entasser dans ses pensums les pires vomissures idéologiques, finit par constituer de parfaits manuels raisonnés de la haine que ni Gobineau ni Goebbels ne désavoueraient... L'odieux spécialiste en immondices m'avait déjà insulté dans un magazine, sans citer mon nom (l'anonymie transitive, vieux réflexe stalinoïdo-français, est l'équivalent en publication de l'invitation avortée en télévision ; je suis coutumier des deux). Sa veulerie le fit me prendre à part, pendant le maquillage, pour m'expliquer qu'on avait déformé ses propos, et qu'il ne m'avait jamais traité de ce qu'il m'avait traité sans citer mon nom... M'ayant ainsi amadoué, il en profita, devant les caméras, pour régresser dans l'agression, sans même dissimuler sa jalousie envers ma demi-ouverture du *Monde des Livres*. Après le froid glacial de bêtise de la première partie, cette abrupte douche brûlante de venin à laquelle je ne m'attendais plus ne suscita de ma part nulle réaction. Je commençais seulement à comprendre, à ma deuxième disparition télévisuelle, que tout se fomentait et se décidait en coulisses, et qu'une émission non préparée *in petto* était une émission ratée.

J'allais aussi découvrir un autre aspect des mille querelles du Milieu pour obtenir sa place dans la niche à spotlights. La présentatrice m'apprit après coup en riant que le psychanalyste Simon Bilboquet, ulcéré par la description comique que j'avais faite de lui (je suis aussi désormais assez coutumier du fait : le manque d'humour est le vice le mieux partagé du Milieu), lui avait téléphoné pour lui demander de ne pas m'inviter.

Je rentrai chez moi désabusé de pied en cap. On rigole d'autant moins à la télévision qu'elle a été inventée pour *divertir*, au sens strict, tactique, d'attirer

l'attention ailleurs, tandis que le Spectacle remodèle la société à sa guise. Le divertissement télévisuel n'a donc rien à voir avec le contenu concret des programmes d'abrutissement quotidiens. Tiens ! ça tombait bien, j'étais justement en train de lire, à peu près à cette époque *Internationale Situationniste* :

« La loi actuelle est que tout le monde consomme la plus grande quantité possible de néant; y compris même le néant respectable de la vieille culture parfaitement coupée de sa signification originelle (le crétinisme progressiste s'attendrira toujours de voir le théâtre de Racine télévisé, ou les Yakoutes lire Balzac: justement, il n'envisageait pas de progrès humain). »

Je me suis souvent demandé à quoi cela me servait d'aller à la télévision. Narcissiquement, pour peu qu'on ait de la fierté, le sens du ridicule, et que la fréquentation de domestiques grimés en maîmaîtres ne vous réjouisse que modérément, ça paye quand même assez peu.

Une émission de télévision, si on considère aussi ce qui s'y passe avant et après l'enregistrement proprement dit, est un concentré fardé des rapports de domination et de sadisme qui ont cours à tous les échelons d'une entreprise.

Ravier a raison d'insister sur la similitude des décors de télévision avec les tribunaux. La Société est une vaste cour d'assis, où chacun, surveillé en permanence, doit se sentir susceptible d'une condamnation sans appel. Mais la télé est aussi et d'abord une entreprise, une immense usine à fabriquer du fric, du faux, des flics et des fats. On palpe nettement la fusion de la police et de l'argent dès qu'on met les pieds dans le hall de l'immeuble de n'importe quelle chaîne. L'ambiance d'un aéroport international sous surveillance antiterroriste paraît en comparaison aussi débonnaire qu'une communauté de hippies.

Cette vaste entreprise ultracentralisée qu'est la TV, dont l'essence est dans sa diffusion indéfinie depuis son noyau de pouvoirs et d'avoirs, a d'emblée cristallisée en *théâtralité despotique*. « Ce soir », lisait-on sur les murs en mai 68, « la police vous parle à la télé ! ». Quelques décennies après, et sans que la multiplication des chaînes y change quoi que ce soit, une étonnante mutation s'est produite, dont on voit tous les degrés d'ignominie se révéler quotidiennement : c'est désormais le *despotisme théâtral* du plateau lui-même qui est chargé d'exhiber, sous le fard du rire enregistré,

de l'applaudissement sur ordre, de la gaîté au garde-à-vous et de l'effusion obscène des pires bons sentiments, ce qu'il fallait auparavant un tant soit peu dissimuler.

La *théâtralité despotique* accompagna la télévision dès sa création. Les premiers essais parisiens eurent lieu sous l'Occupation, en 1943 et 1944, sous la supervision des nazis qui entendaient amuser ainsi les blessés allemands hospitalisés en région parisienne. Si l'on en croit une anecdote, on vit pendant quelques minutes, entre autres amuse-gueules, un ballet de danseuses parmi lesquelles la féérique Lucette Destouches. Céline savait donc de quoi il parlait lorsqu'il compara dans les années cinquante la télévision à « un vaste réseau égal à celui des Templiers », rempli « d'espions et de jaloux ».

C'est toujours vrai, bien sûr.

Le *despotisme théâtral* en revanche est une innovation importée des *talk-shows* et de la *Real-TV* américains. Aux USA, c'est-à-dire partout sur la planète en léger différé, toute la société est en permanence connectée à sa propre réflexion en miroir. Cette société produit et consomme de l'image en circuit fermé, sans autre *déchet* que la population elle-même, peuplade de « patates de divan », nation d'obèses étrons (prévisionnellement parlant, un obèse est, à la lettre, un sac à merde) figés devant leur peu ragoûtant miroitement en attendant d'être évacués dans ce vaste cloaque qu'est d'emblée *leur* Mort.

En un sens, Céline l'avait aussi prévu : « La télévision achèvera l'esprit de l'homme, comme la fusée lui simplifiera l'existence. »

La télévision est désormais parfaitement en phase avec la Société. Elles se se contaminent réciproquement sans interruption.

Il est amusant de noter à ce propos que le tournant eut lieu, en France, en 1965, sous les ordres d'un certain *Contamine*, énarque et chef de cabinet de Peyrefitte, ministre de l'Information de De Gaulle. L'accablant laquais débarqua rue Cognacq-Jay, convoqua une trentaine de réalisateurs et leur déclara : « L'ère de l'artisanat est terminée, on passe à l'industrie ! »

Le plateau d'une émission est une lentille à travers laquelle le laser de ce pouvoir économique-politique sans équivalent peut atteindre sa clientèle d'esclaves à n'importe quelle distance du globe. Pas besoin d'être extralucide pour deviner que tous les

panneaux tendus par la publicité, qui vantent le paradis artificiel d'une vie vitrifiée dans l'hypnose contemplative, sont le revers factice d'un infernal despotisme d'humiliations perpétuelles au sein de l'entreprise.

Où la télévision innove, c'est qu'elle fait désormais de la pub pour son propre despotisme éclairé aux PROJOS. Debord, dans la *Préface* à la quatrième édition italienne de *La Société du spectacle*, écrit :

« [Un journaliste français] déclarait que nous sommes dans une société où l'on ne lit pas; et que si Marx publiait maintenant *Le Capital*, il irait un soir expliquer ses intentions dans une émission littéraire de la télévision, et le lendemain on n'en parlerait plus. Cette plaisante erreur sent bien son milieu d'origine. Évidemment, si quelqu'un publie de nos jours un véritable livre de critique sociale, il s'abstiendra certainement de venir à la télévision, ou dans les autres colloques du même genre; de sorte que, dix ou vingt ans après, on en parlera encore. »

Eh bien la question n'est plus exactement de décider qui lira ou parlera des meilleurs livres dans dix ou vingt ans mais de trouver qui saura encore lire. Un homme d'esprit doit se préparer à une longue période d'obscurantisme colossal, un Moyen-Âge du Verbe dont nous ne constatons aujourd'hui que les prémices (la débilité confondante de la génération née avec Internet), où les meilleurs textes seront rendus invisibles, assoupis peut-être pendant des décennies, peut-être lus, étudiés et transmis par quelques scrupuleux scoliastes épargnés et épars, discrets talmudistes de la ténèbre, en tout cas des cerveaux insoucieux non seulement de paraître mais surtout de convaincre ou d'agir dans un monde dont la dévastation a été pleinement pensée par l'immense Heidegger.

« La pensée méditante doit demeurer sans effet, cela dit sans apparence faussement tragique. Dans quelle direction parle une telle pensée, cela lui reste caché. Cependant elle ne doit à aucun moment perdre de vue la grâce qui lui est donnée : quand elle parle – bonheur qui lui est assez rarement partagé - il en va comme si rien n'était dit. La pensée méditante rayonne à travers les régions essentielles de l'expérience comme une aurore, qui préserve la nuit afin que le jour advienne – et tout cela, comme si de rien n'était. » (*Esquisses tirées de l'atelier*)

Le premier endroit que visitait Dickens, au cours de ses voyages, c'était la prison du lieu. Debord a raison – l'auteur d'un livre révolutionnaire de critique sociale n'a strictement aucune raison objective d'aller à la télé. Un romancier en revanche, un « observatoire souterrain » comme le qualifiait Nabokov, ne perd rien à aller, au moins une fois, visiter cette geôle enjôleuse et ce Versailles avarié qu'est la coulisse d'une chaîne de télé.

Ce n'est pas intéressant d'y passer sa vie entière, mais c'est l'unique moyen, pour un romancier non salarié qui n'a, grâce au ciel, aucun contact avec l'intérieur d'une entreprise, d'étudier à l'état brut des rapports sociaux où la domination et le truquage fonctionnent aussi intensément.

Qu'ai-je donc appris en me rendant à la télé ?

Que la liberté de parole qui semble régner sur les plateaux est parfaitement illusoire, y compris dans les rarissimes émissions en direct. Si les microphones sont réglés pour favoriser la cacophonie, il existe en parallèle un totem optique intouchable, une limitation de la liberté individuelle à laquelle nul invité de la télévision contemporaine ne saurait échapper. Vous pouvez proférer à peu près n'importe quoi, être le plus ordurier et grossier possible (vous y êtes même convié), tenter d'être subtil et fin si vous en avez les moyens et si le présentateur ne vous interrompt pas toutes les dix secondes (bonne chance), mais ce à quoi vous n'échapperez pas, c'est le *maquillage*.

J'ai immédiatement été marqué par cette obligation absolue, ces fourches caudines de l'invitation télévisée que rien ne justifie hormis le racisme intrinsèque de l'Image qui supporte très mal la disparate des épidermes depuis l'abolition de l'apartheid esthétique du noir et blanc.

Un quatrain de Malherbe, désignant en son temps une infecte courtisane, sera une excellente conclusion appliquée à l'abjecte première courtisane du Spectacle :

« Au-dedans ce n'est qu'artifice,  
Ce n'est qu'artifice au-dehors.  
Ôtez-lui le fard et le vice,  
Vous lui ôtez l'âme et le corps. »

*Le Torquesne, septembre 2003*

**Stéphane Zagdanski**